

Elle s'appelait Elisa



F. Derossi

Elle s'appelait Elisa

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-9014-7

© F. Derossi, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À mes parents, à ma fille, à mon petit-fils, à la belle inconnue dont j'ai rêvé et aux amis authentiques ou équivoques que j'ai croisés sur cette terre d'heurs et de malheurs, où le cœur n'interpelle plus les consciences.

« Nombreux sont ceux qui vivent et méritent la mort. Et certains qui meurent méritent la vie. Pouvez-vous la leur donner ? Alors ne soyez pas trop prompt à dispenser la mort en jugement. »

J. R. R. Tolkien

Préface

La conscience est la lumière de l'intelligence pour distinguer le bien du mal, disait Confucius. Les enfants ont souvent peur de l'obscurité et nous leur pardonnons aisément. Mais les hommes, étrangement, craignent parfois la clarté aveuglante du soleil, celle qui embrase ou abuse les esprits.

La vengeance est-elle un rempart au malheur ou simplement un leurre que l'on agite pour dissiper la frayeur, dans l'espoir chimérique de conjurer les fantômes tragiques du passé ?

Le temps est le maître des horloges, il n'a ni bienveillance ni tolérance. À l'aune de l'histoire, il nous rappelle, au son d'un tambour, qu'il n'y a que l'amour pour combattre, sans détour, la détresse de nos jours.

Le ciel attendra demain

Le printemps s'était enfui depuis longtemps déjà. Alan avait quitté ces murs de déliquescence et de pénitence qui emprisonnaient sa vie brisée à jamais. Il avait été admis à l'Hôpital Ponchaillou de Rennes, dans une unité de soins palliatifs. Son état général s'était dégradé rapidement. Son cancer était en phase terminale et ses rêves de rémission s'étaient envolés définitivement. Son existence battait de l'aile, il perdait pied et la fin du voyage approchait à grands pas.

L'oncologue qui le suivait depuis que cette foutue maladie l'avait agressé ne lui avait laissé aucun doute cette fois sur l'issue fatale du combat. Le crabe l'avait pincé sans prévenir, la chirurgie et la chimiothérapie lui avaient accordé un sursis, mais il progressait et se disséminait dans son organisme, sans lâcher prise.

Alan n'avait retenu de sa dernière consultation avec le professeur que cette citation de Nietzsche qu'il énonçait avec fatuité en préambule : « *Les vérités que l'on tait deviennent venimeuses* ». Abasourdi par son diagnostic funeste, il n'écouta pas la suite du discours empreint de solennité, de gravité, de morbidité et débité sur le ton emphatique d'un cabotin de tragédie. Il

comprenait avec effroi que son espérance de vie n'ex-céderait pas quelques semaines et que le compte à re-bours de son dernier soupir était lancé.

Il avait souvent songé à la mort depuis l'annonce de son cancer, mais il avait toujours écarté cette idée d'un revers de main. Désormais, cette perspective devenait une réalité incontournable et imparable, à laquelle il ne pouvait plus échapper avec l'évolution de la maladie et l'arrêt des traitements curatifs.

Sa dégradation physique et psychique le bouleversait et le *moriendus* (je mourrai certainement un jour) laissait place inexorablement au *moriturus* (je mourrai bientôt). Une incoercible angoisse le submergeait et il éprouvait une indicible sensation d'impuissance face à l'absolue irrémédiabilité.

Alan était un brun gaillard, idéalement proportionné, un gaineur, un batailleur, dur au mal. Il avait pratiqué la boxe durant sa vaillante jeunesse dans la catégorie prestigieuse des poids moyens, rêvant d'égaliser un jour son émule Sugar Ray Robinson. Les spécialistes promettaient un avenir brillant à cet élégant pugiliste à la face apollonienne et aux prunelles noir de

jais. Sa mobilité et son art acquis des esquives le préservait des coups, sauf ceux du destin. Il arrêta sa carrière lorsqu'il rencontra la douce Anaëlle. Il tomba éperdument amoureux de cette gracile jeune fille au sourire malicieux et aux grands yeux mystérieux. Elle détestait la brutalité et la rusticité qui lui rappelaient son vieux qui avait la main leste, le verbe haut et intimidait toute la famille.

Aujourd'hui, il était sonné, groggy, il avait un genou à terre et attendait le jet de l'éponge pour abréger son calvaire. Les doses de morphine qu'on lui prodiguait de plus en plus fréquemment apaisaient ses souffrances et, dans ses moments de lucidité, il égrenait le chapelet des souvenirs d'antan.

Sa mémoire avait étrangement oublié les années de bonheur. Elle n'avait conservé que le spectre du malheur qui avait saccagé son existence, lorsque sa fille Elisa quitta dramatiquement le monde des enfants et des vivants, victime innocente de l'inhumaine violence qui sommeille au cœur de l'homme. Tout s'était soudain écroulé autour de lui et il découvrit les ravages et la rage de l'absence inconsolable.

Dans sa traîtresse détresse, le passé le tourmentait, le futur l'angoissait et le présent lui échappait totalement. Même l'angélique Anaëlle, son grand amour d'adolescence, l'avait quitté aussi, sans fleurs ni couronnes. Il ne croyait pas à la justice machiste dont la clémence avait souventefois pour les faibles le goût amer de l'iniquité. Il imaginait que sa vengeance obsessionnelle serait salvatrice, libératrice et contenterait les pulsions destructrices qui le dévoraient depuis le décès d'Elisa.

Il partirait avec l'ardente contrition et la fervente rédemption, pour effacer les souillures de son acte. Il avait réussi à révéler aux hommes sa faute impardonnable et la justice l'avait condamné au nom de la loi.

Lui, l'athée convaincu, devenait croyant et il ne doutait plus de l'existence de Dieu. Il supposait que cet Être suprême voyait tout et savait tout. Dans sa divine sagesse, il déciderait de la sentence éternelle et son âme repentie attendrait fébrilement son verdict.

Sera-t-il voué au feu de l'enfer pour ses péchés ou la miséricorde lui ouvrira-t-elle les portes d'un paradis idyllique où il rejoindrait celle qu'il avait chérie pas-

sionnement ici-bas, au risque et péril de se perdre dans les méandres de la déraison ?

La tendre enfance d'Elisa

Elisa était née un 16 septembre 1968, à Dinan, dans cette ville d'art et d'histoire des Côtes-du-Nord, véritable joyau de la Bretagne médiévale. En ce mois de rentrée où se volatilisait l'euphorie vacancière, les chauds regrets de l'été coulaient dans les veines, les graffitis de la révolte s'effaçaient des murs de la contestation, les rues se pavaient de bonnes intentions et la planète se grippait.

Le choix de son prénom n'avait guère divisé ses parents qui s'inspirèrent du début de leur belle histoire d'amour, pour l'immortaliser sur les registres de l'état civil lorsqu'elle vint au monde. En effet, ils vécurent leur premier flirt dans une salle de cinéma, là où les tentatives de séduction abusent, avec intrépidité, de l'opaque obscurité pour conquérir l'âme sœur. Le film « L'Horizon » de Jacques Rouffio, sorti en salle en 1967, fut le prétexte prémédité de leurs premiers baisers. La passion spontanée qui les unit leur fit oublier l'intrigue de cette œuvre attachante et la tendre liaison d'Antonin (Jacques Perrin) et d'Elisa (Macha Méril), dans le mortel engrenage d'une guerre inhumaine qui interpelle les consciences.